

aux danseuses. Olé, olé ! Il fait chaud, les peaux brunes transpirent. Pouf, pouf, pouf, pouf... à petits coups de houpettes, les femmes se couvrent la figure de *cascarilla* (poudre de coquilles d'œufs pulvérisée.) Un homme attaque l'air populaire de la *Paloma*. La *Paloma* est reprise en chœur. Balancement de hanches. Autre chanson, sur un thème musical connu, improvisée par le guitariste. Il passe en revue les beautés visibles et secrètes des danses. Chacune a son couplet. Traduction ? impossible !

Six janvier, jour des Rois ! Un cri part, qui vient du Morro, grossit s'enfle—comme le couplet de la calomnie dans le *Barbier*—renverse tout : *los nanigos*, les forçats ! Un roulement de tambour, les *nanigos* encadrés de soldats font dans la ville leur hygiénique promenade annuelle. Les rues se vident, se ferment les persiennes des maisons, se terrent Cubains et Cubaines ! *Nanigos* est — là bas — synonyme de croque-mitaine. Les *nanigos*,—indescriptible mélange de forçats de toutes les races, de tous les types, où le nègre cependant domine.—dans les carefours qu'encerclent les soldats, baïonnettes au canon et fusils chargés dansent et chantent.

Un *velorio*, ou veillée des morts. De quart d'heure en quart d'heure les parents, les amis, vont s'agenouiller près du lit mortuaire, vociférant l'éloge du défunt. Comme le *velorio* dure parfois trente six heures, il faut ménager ses forces. La famille a installé, en conséquence, un buffet soigneusement garni de tafia et d'aguardiente. On y fait honneur. Le soleil aidant, l'ivresse vient vite. Tant mieux, on n'en criera que mieux. Quand on enlève le cadavre, les vociférations sont à leur paroxysme. Le mort dans la fosse, changement à vue, tout se calme comme par enchantement. A quoi bon s'attrister plus longtemps, cela ne ressuscitera pas le défunt !

On se tue à la Havane, sans vergogne ! C'est le mépris des peuples primitifs pour la vie humaine. Ne sortez pas le soir sans un revolver. A tout bout de champ, on vous demandera la bourse ou la vie. Montrez vos armes, on s'excusera : "Pardón, señor, je m'étais trompé !" Le voleur s'éloigne avec un coup de chapeau sentant son gentilhomme d'une lieue. Cela n'a pas d'importance. Dans la campagne, cela devient plus grave. Les *Fra Diavolo* y abondent, et triste est le sort de ceux qui tombent entre leurs

maines. C'est la mort ou la forte somme. Les gendarmes espagnols sont généralement les meilleurs amis des bandits. Le seul moyen, si l'on veut s'offrir un voyage d'explorations dans des régions quelque peu désertes, est de payer rançon.

II

La campagne est d'une proverbiale fertilité, Cuba est bien la Terre promise dont parlait Christophe Colomb. Eden ! terre promise, certes, où la flore s'épanouit en extraordinaires palettes, où la faune curieuse, tourmentée, se joue des difficultés du transformisme, où le soleil chauffe autre, où les nuits d'une clarté, d'une limpidité admirables semblent des jours atténués ! La joie de vivre dans le *dolce far niente* du sage ! l'épiderme du sol effleuré, et des moissons splendides, sans labeur, sans l'effort hardi de deux bœufs roux qu'un paysan aiguillonne ! la sieste, de longues heures aux hamacs que fraîchissent les éventails de palmiers ! la cigarette nimbant les lèvres : la *cascarilla* étanchant les gouttes de sueur sur les peaux brunes. Dormir, dormir !

Dormir, oui ! mais si peu que ce soit il faut travailler. La canne à sucre, le café, le cacao, le coton ne poussent pas tout seuls. Aussi partout des *haciendas* (fermes), des *ingenio* (usines) couvrent le sol. On les installe près d'une rivière dont l'eau, soigneusement captée par des multitudes de rigoles, apporte partout la fraîcheur. La maison d'habitation est basse, à un étage, bordé d'une large véranda. Des plantes grimpantes en enguirlandent les murs, les fenêtres. On réserve dans les alentours un bois où poussent, dans toute la splendeur de la forêt vierge, les troènes, les cléomes, les ébéniers, les acajoux, les palmiers, arbres mariés les uns aux autres par des lianes folles, des grenadilles, des bégonia, des riana. Tout autour s'étend la monotonie des champs cultivés, séparés les uns des autres par des haies de caféiers aux baies rouges. Des huttes en paille, çà et là, à l'ombre des bouquets d'arbres, s'élèvent. Des nègres y vivent, en familles, dans l'ordure et la puanteur. Si le planteur est riche, il installe sur sa propriété les différents établissements industriels qui lui servent à manifester lui-même son cacao, son tabac, son sucre. Si les capitaux lui manquent, de lourdes charrettes traînées par quatre bœufs trapus et courts, porteront la matière première jusqu'à la ville voisine. On travaille le matin, le

soir, la nuit même par les beaux clairs de lune des régions tropicales.

Le jour, il faut fuir devant l'ennemi : le soleil ! le terrible soleil qui incendie tout, torréfie tout. A midi, c'est comme un brouillard qui couvre le paysage. Une haleine de feu sort de la terre crevassée. Rien ne bouge des feuilles, des brindilles d'arbre. Seuls, les oiseaux du paradis, minuscules, de ci de là, partout, volettent leurs plumes dérobées à un arc-en-ciel, et, dans la forêt prochaine, où tout dort, le *campanero* (oiseau cloche) de ses notes graves, profondes, sonne l'heure.

L'hospitalité dans les *haciendas* est écossaise. On y vit de la vie la plus large, la plus cossue du *gentleman-farmer*, et les jours s'y écoulent, monotones, partagés par la chasse, la culture ; ou de longues promenades sur un de ces petits chevaux trapus, à la tête fine, dont le pied adroit sait se débrouiller au travers des lianes, des troncs d'arbres moussus des forêts. Peu de gibier relativement, la chasse habituelle est au caïman, dont on s'empare comme un vulgaire goujon. L'amorce est ici un quartier de viande pourrie recouvrant un crochet aigu. L'animal happe, s'accroche, est tiré à terre, assommé ensuite à coups de bâton, ou déchi-queté par le *machete* ; mais gare à ses coups de queue ; dans les soubresauts de l'agonie, certains sont terribles. La bête noire est le scorpion (*alacran*) qui pullule. Il ne se passe pour ainsi dire pas de jours, pendant la moisson, sans qu'un nègre ne soit piqué. Le remède heureusement n'est pas loin : le scorpion lui-même le fournit : essai amusant d'homéopathie ! Une compresse d'alcool où baignent les scorpions calme instantanément la douleur et cicatrise la piqûre. J'ajouterais que rarement on tue le scorpion. On le force à se suicider. On l'entoure de brindilles sèches auxquelles on met le feu. Le scorpion affolé, tourne, tourne, cherchant une issue dans le cercle de flammes. Rien ! il se casse en deux, s'enfonce son dard dans la tête et meurt : ô stoïcisme !

L'élément curieux, pittoresque, d'une plantation réside tout naturellement dans les nègres. Il en est de bons, il en est de mauvais ; il en est de sobres, il en est d'ivrognes : de travailleurs, point. Jadis le fouet, le fouet du planteur classique—chat à neuf queues terminées de boules de plomb—courbait sur l'aire les dos noirs les plus rétifs. L'abolition de l'esclavage, en supprimant les châtiments corporels, en n'admettant tout au plus